

FRONT D'ARAGON (*) ...

DU DÉPART DE LA COLONNE DURRUTI À LA CONSTITUTION DU FRONT D'ARAGON (**)

C'est au front d'Aragon que l'échec de la révolution sociale fut consommé. Ce fut presque imperceptible à cause du vacarme des canons.

Au *Comité de défense confédéral*, nous avions réussi à former un type de combattant révolutionnaire qui se révéla très efficace avec le temps. Les bataillons de la Défense furent bien préparés pour les combats de rue de la grande ville. On leur inculquait des valeurs qui peuvent vaincre dans les combats urbains: extrême réserve, ponctualité aux rendez-vous, observation rigoureuse des consignes, esprit d'équipe, agilité de mouvements, éviter de se trouver paralysé sur place comme derrière une barricade, un balcon, une fenêtre, parce que dans toutes ces positions, on est vaincu ou mort. Ces tactiques et d'autres convenaient le mieux aux villes.

Elles nous avaient donné la victoire en juillet. Les militaires étaient plus lents dans leurs mouvements que nous. Dans la brèche de San Pablo, à Atarazanas et dans les dépendances militaires, ils se sont installés derrière une protection et ont chaque fois été vaincus. Pendant ces trois jours, on n'a vu de barricades que sur la position qu'occupait Durruti place du Théâtre, position immobile, protégée derrière des rouleaux de papier journal. Là, les hommes de Durruti ont perdu toute la journée du 19 et la nuit du 19 au 20, le lendemain ils ont été obligés de se battre pour sortir de cette cuvette et vaincre par le mouvement les militaires.

Dans les villes, les barricades romantiques que l'on chante dans un hymne anarchiste, sont apparues durant les révolutions manquées du XIX^{ème} siècle en France. Dire «aux barricades» c'est dire «à la défaite». Dans les champs de bataille, les barricades sont remplacées par des tranchées. Une armée dans les tranchées ne peut tenir que si l'attaquant est immobile ou lui-même dans des tranchées. Dans ce cas, c'est celui qui a le plus de vivres et de munitions qui a le dernier mot.

Hélas, dans la préparation des unités et des esprits au combat, nous nous sommes limités aux bataillons de la défense urbaine. Nous ne voyions pas au-delà des rues de la ville. La campagne, avec ses vallées, ses rivières, ses chemins et ses ponts, ses collines et ses cols, nous était inconnue. Nous n'avions pas conçu une guerre dans tout le pays. Nous manquions de temps et d'argent pour cela. Pour moi, la stratégie se résumait à assurer le succès à Saragosse, Séville et La Corogne, points déterminants de la victoire en Andalousie, en Aragon et en Galice, sans compter le triomphe à Barcelone et à Madrid.

Ne pas avoir vaincu tout de suite à Saragosse nous posa un sérieux problème. Nous devions maintenant conquérir Saragosse, Huesca et Teruel, c'est-à-dire pratiquement tout l'Aragon.

Je n'ai pas cru à la possibilité de prendre Saragosse quand Durruti a décidé de remettre à plus tard l'élargissement du mouvement révolutionnaire triomphant en Catalogne. Quand je suis allé dire au re-

(*) Cette sous-partie du chapitre «L'anarcho-syndicalisme au Comité des milices» fut définie et titrée ainsi par l'auteur (Note A.M.).

(**) Sous-titre choisi par *Anti.mythes*.

voir à la première colonne qui partait pour l'Aragon, qui comptait pas moins de cinq mille miliciens, des victuailles pour plusieurs jours, des transports pour tous, deux réservoirs d'essence, je n'ai pas cru non plus que ton l'on réussirait. Je me demandais où étaient les hommes préparés pour cette entreprise. Sans bataillons de défense en zone rurale, ces cinq mille miliciens courraient le risque de se disperser et la dispersion entraînerait une grande défaite.

Une colonne mobile, légère et agile partant de Barcelone le 24 juillet, avec cinq mille hommes motorisés et suffisamment de carburant, aurait pu arriver, dans un premier temps, jusqu'aux faubourgs de Saragosse et traverser l'Èbre, pour l'avoir dans le dos comme une protection en cas de besoin, au lieu de l'avoir devant comme une barrière naturelle.

Ce n'était pas la faute de Durruti ni des volontaires qui étaient avec lui. Nous n'étions pas nés pour être des Napoléons et aucun milicien n'avait son bâton de maréchal dans sa musette. Les miliciens qui sont partis avec la première colonne, autant que je me souvienne, ne portaient pas de sac à dos, tout au plus une couverture, une assiette et une cuiller. Pour la plupart de ces miliciens, la nuit dut être une énorme déception: passée dans la poussière des Monegros, dans une cuvette sur le chemin, après avoir mangé froid, dormi sous les étoiles, le froid des matins brillants de givre. Beaucoup devaient se dire: nous ne sommes ni des conscrits ni des volontaires. Nous sommes venus aider à prendre Saragosse et nous sommes encore loin de ses portes. Ce n'est pas notre faute si cette ville n'est pas prise. Certaines choses ne peuvent être faites que par des gens préparés. Personne dans cette colonne n'a la préparation et les capacités nécessaires. Ni Durruti, ni le commandant Pérez Farris.

Voilà ce qui est arrivé. La colonne passa par Lérida où elle perdit beaucoup de temps en acceptant des invitations. Ensuite elle continua jusqu'aux plaines des Monegros, sèches à se fendre, des chemins couverts de vingt centimètres d'une poussière si fine qu'on aurait pu la vendre dans les parfumeries comme du talc. Ils dépassèrent des petits villages clairsemés dans un paysage presque lunaire: Bujaraloz, Osera, Pina, Quinto, les tris derniers penchés sur la rive de l'Èbre.

La colonne marchait à sa façon, avec une plus grande envie de se disperser et de faire un somme à l'ombre que d'arriver. Dans l'air apparurent trois avions ennemis qui tirèrent sur la longue colonne de camions et d'automobiles. Il se produisit une grande confusion comme il fallait s'y attendre, suivie de dispersion, semblable à la déroute d'une grande armée qui n'avait même pas combattu. Il n'y eut aucune action efficace pour récupérer les hommes, rétablir la formation et leur redonner le moral. Personne ne le fit. Tous restaient inactifs.

Cette organisation qui n'avait pas de discipline militaire et n'en voulait pas, aurait pu logiquement être une organisation de guérilla. Dans ce cas, c'était le moment de diviser la colonne en deux sections au moins et de traverser rapidement l'Èbre qui était en face à deux pas, l'une par la droite, l'autre par la gauche. S'ils ne le traversaient pas maintenant, ils ne le traverseraient jamais. Ensuite, avancer en formant une grande pince pour conquérir Saragosse.

Il n'en fut pas ainsi. Les miliciens livrés à eux-mêmes s'abritèrent dans les villages, dans les fossés et dans les collines et commença alors, bien avant Madrid, une guerre de position qui finirait par former un front de Belchite jusqu'aux Pyrénées. Durruti et n'importe qui en aurait fait autant, incapable de reprendre la situation en main, se replia jusqu'à Bujaraloz pour y établir son poste de commandement.

Ce qui venait de se passer devant l'Èbre n'était pas sans conséquence. Il ne s'agissait pas seulement de miliciens qui manquaient de combativité et s'abritaient au lieu d'avancer vers un objectif concret: prendre Saragosse. On venait de commencer une guerre de position avec la suite de problèmes qui en découlerait.

Dès que j'appris ce qui était arrivé à la colonne Durruti, je situai sur le plan, avec le capitaine Guarner, ses positions. Vers le nord, entre Almudebar et Huesca apparaissait une voie de pénétration en Catalogne qui traversait Lérida et arrivait facilement jusqu'à Barcelone. Vers le sud, après l'Èbre, s'ouvrait une autre voie possible de pénétration en Catalogne, menaçant des villes importantes comme Tortosa, Tarragona et Reus et arrivait aussi à deux pas de Barcelone.

Je supposais que les avions qui avaient attaqué la colonne Durruti étaient des avions d'observation

et qu'ils avaient déjà informé du danger que représentait une colonne en marche vers Saragosse. Si les rebelles avaient des avions, ils avaient aussi des forces prêtes à agir et on pouvait prévoir qu'ils décideraient que la meilleure défense est l'attaque, qu'ils pourraient choisir pour cela un terrain plus facile et se lancer depuis Caspe vers le sud en direction de la Catalogne.

Il fallait barrer d'urgence la route du sud de l'Èbre et la route au-dessus de Bujaraloz en plaçant des troupes entre Alcubierre, Tardienta et Granen, comme si elles menaçaient de prendre Huesca, pour polariser sur cette ville le plus gros des forces dont disposait l'ennemi et pour qu'elles ne soient pas utilisées dans le secteur sud de l'Èbre. De notre côté, nous réduirions à une espèce de zone morte la région centrale occupée par Durruti.

Le problème était complexe. La Catalogne était seule pour y faire face. Il fallait former un vrai front avec quelque trente mille miliciens. Front qui devrait forcément être statique, avec le moins d'opérations possible. Personne ne savait combien de temps ils resteraient, mais trente mille miliciens avec un salaire de 15 pesetas par jour plus les munitions, ça faisait beaucoup de millions. Et ce n'était pas le gouvernement de la Generalitat qui disposait de l'argent, mais le gouvernement de Madrid. Il faudrait renouveler les munitions et l'armement usé. Le gouvernement de la Generalitat et celui de Madrid en manquaient. Il faudrait les acheter à l'étranger, avec de l'or et des devises dont seul pouvait disposer le gouvernement de Madrid. Nous pourrions certes envisager la transformation partielle de l'industrie catalane en industrie de guerre, mais pour acquérir les matières premières indispensables et payer les salaires, il faudrait de l'argent et nous ne savions pas où le trouver.

Quant à nous, les anarcho-syndicalistes, nous avions renoncé à nous emparer de tout et nous allions devoir céder un peu plus de notre indépendance parce que si nous étions riches en bonnes volontés, de l'argent nous avions juste ce qu'il faut pour chaque jour. L'argent était dans les banques, nous aurions pu le prendre si nous étions allés jusqu'au bout, mais nous avons dû le laisser où il était parce que dans des révoltes aussi confuses que celle-ci, après l'Assemblée plénière des fédérations locales et cantonales, des juges et des accusateurs pouvaient surgir une fois passée l'euphorie des premiers moments. Plus tard, à mesure que les expropriations d'usines, d'ateliers et de commerces se généralisaient, les dépôts bancaires des sociétés concernées devinrent des éléments de gestion du travail.

Le coup d'arrêt qu'on venait d'imposer à la première colonne anarchosyndicaliste partie pour Saragosse, en deçà de l'Èbre, face à Pina et Quinto, représentait pour nous une défaite morale et une facile, très facile victoire pour les militaires rebelles. En Catalogne et dans le Comité des milices, les effets s'en feraient sentir. Et même si je n'avais pas cru à la sincérité de Durruti quand il remit la révolution après la conquête de Saragosse, je le ressentais comme une déception de plus et je ne pouvais pas me débarrasser de soupçons instinctifs: était-ce délibérément que la colonne Durruti se retrouvait dans une impasse avec cinq mille combattants qui ne pouvaient plus combattre? Pendant la Révolution française, un tel échec faisait l'objet d'enquêtes de la part des émissaires de la Convention. La Révolution française n'hésitait pas quand il le fallait, parce que c'était une révolution faite par des révolutionnaires. La nôtre n'était pas une vraie révolution dans l'esprit de notre époque: révolution de la classe opprimée contre la classe opprimante. Et je gardai pour moi l'évidence de la responsabilité de Durruti et de Pérez Farras en attendant qu'on me demande des explications dans notre Organisation ou au Comité des milices.

Personne n'en demanda. Personne n'ignorait les secrets du groupe *Nosotros*. Cette marche tronquée sur Saragosse, imputable à Pérez Farras plus qu'à Durruti, ne suscitait aucune inquiétude, mais au contraire une satisfaction dissimulée. Ne pas arriver à Saragosse était devenu la consigne occulte.

Le compagnon Antonio Ortiz, conseillé militairement par le commandant Saavedra, partit immédiatement pour avancer le plus loin possible vers le sud de l'Èbre. En honneur de la vérité, la colonne du compagnon Antonio Ortiz, membre lui aussi du groupe *Nosotros* fut celle qui pénétra le plus profondément dans ce qui deviendrait le front d'Aragon, puisqu'il prit Caspe, ville importante de la province de Saragosse; il prit Alcaniz, ville importante aussi de la province de Teruel; il prit d'autres villages et hameaux et planta ses forces devant Belchite qu'il assiégea, formant un bouchon efficace dans ce qui aurait pu être un secteur dangereux au sud de l'Èbre.

D'autre part, on envoya une colonne du PSUC, la «*Karl Marx*», commandée par Trueba et Del Barrio, pour qu'elle pénètre le plus loin possible au nord de la colonne Durruti. La colonne du PSUC se renforça face à Almudebar, tournant le dos à Serinena.

Une autre colonne d'anarcho-syndicalistes, commandée par Domingo Ascaso et Cristobal Aldabal-detreco, partit immédiatement et décida que Barbastro ne se rendrait pas à l'ennemi; elle prit Granen et plus tard Vicien, prenant possession du cimetière de Huesca. Domingo et Cristobal étaient de mes amis, très proches du groupe *Nosotros*.

Une colonne du POUM, la «*Lénine*», partit aussi pour créer le front de Huesca, entre Barbastro et Siétamo; elle était commandée par Rovira qui quitta pour cela le Comité des milices et y fut remplacé par Enrique Gironella.

Une autre colonne d'anarcho-syndicalistes partit aussi vers Huesca, la «*Terre et Liberté*», commandée par le compagnon Maeztu, réorganisée après son retour à Madrid et la malheureuse campagne de Bayo, à Majorque, avec l'anarchiste portugais De Souza, Federica Montseny et Abad de Santillán.

On envoya aussi au front de Huesca une petite unité de carabiniers et de gardes d'assaut qui se battirent très bien quand ils durent en renfort au côté des miliciens.

Au cœur des Pyrénées on envoya une colonne de forces alpines, très bien préparée et composée de jeunes alpinistes de différents groupes politiques et sociaux de Barcelone.

Pour couvrir ce qui est devenu le front d'Aragon, près de 300 kilomètres depuis la frontière française jusqu'à Belchite, on envoya un effectif qui ne dépassait pas 30.000 miliciens, dont les quatre cinquièmes étaient des anarcho-syndicalistes. Ce front n'était pas un vrai front: il n'était pas continu et ne pouvait pas l'être puisque si on avait mis tous les miliciens en file le long du front, il n'y en avait qu'un tous les dix mètres. Et il fallait soustraire les malades, les blessés, les services auxiliaires, les rares réserves et ceux qui étaient en permission.

Ce n'était pas des forces adaptées à de grandes manœuvres, et aucun Napoléon ne les dirigeait. Ils arrivèrent, se collant au terrain comme ils pouvaient, dans des tranchées ou des accidents du relief, mais de là aucune des nombreuses tentatives des militaires fascistes ne réussit à les déloger. Ils restèrent là jusqu'à ce que les nouveaux détenteurs du pouvoir militaire et politique transforment les colonnes en unités militaires et le front d'Aragon cessa d'être en charge des Ortiz, Jover, Garcia Vivancos, Sanz, Ascaso, Albadaldetreco et autres chefs anarcho-syndicalistes des colonnes. Quand ces compagnons furent remplacés par le *Campesino*, Lister, Modesto, Vega et autres éminences communistes, on perdit le front d'Aragon créé par le *Comité des milices antifascistes de Catalogne*.

Juan GARCÍA OLIVER.